

qui semble avoir marqué la limite inférieure du royaume de Canada, qui s'étendait jusqu'à une certaine distance au-dessus du Québec. On aurait tort en effet de penser avec certains auteurs que le mot Canada servait à désigner tout le pays arrosé par le grand fleuve ; ce mot au contraire ne servait qu'à désigner un de ces royaumes des bords du fleuve, assez grands de territoires, mais peuplés de faibles tribus et gouvernés ou à peu près par des chefs dont l'autorité bien restreinte n'était nullement entourée des pompes souveraines.

Cartier trouva, à l'Île-aux-Coudres qu'il nomma ainsi lui-même à cause des coudriers qu'il y vit en grand abondance, des sauvages d'ordinaire occupés de la pêche d'un gros poisson qu'ils nommaient *anhotui* et que Cartier décrit comme étant tout blanc et d'une conformation extraordinaire ; c'étaient probablement les marsoins qui abondent encore quelquefois dans ces parages.

Cartier entra dans le chenal du nord et rencontra dans le voisinage du cap Tourmente des sauvages occupés à la pêche de l'anguille, qui était si abondante autrefois dans le Saint-Laurent que les Pères Jésuites en prirent une année, dans une seule saison et dans une seule pêche, 40,000. Les européens et les sauvages se firent mutuellement des présents et, parmi ceux des sauvages, Cartier remarqua un fruit qu'il appelle melon et qui paraît avoir été une espèce de citrouille assez semblable aux pastèques quant à l'apparence.

Cartier semble avoir laissé ses navires à l'ancre près du Cap Tourmente et avoir remonté jusqu'à Québec avec des chaloupes. En visitant l'Île d'Orléans, à laquelle il donne 12 lieues de longueur sur 2 ou trois de largeur, il y trouva quantité de vignes sauvages et appela cette belle terre l'Île de Bacchus.

Cartier arriva à Québec, et il décrit avec une telle précision cet endroit, qu'il trouva fort beau, qu'il est surprenant de voir le Père Charlevoix s'y méprendre et croire que cette description se rapporte à l'embouchure de la rivière appelée aujourd'hui Jacques Cartier. Cartier donne en effet cet endroit comme présentant un *afourque* avec une belle terre double penchant des deux côtés, avec une petite rivière au nord, asséchant à marée basse. Le chef de ce pays qui se nommait Donacona, vint rencontrer Cartier lui fit un discours (prêchement) accompagné de gesticulations et que les deux interprètes de Cartier lui expliquèrent, comme étant une adresse de bienvenue. Cartier désigne ce personnage sous le nom d'Agouhanna titre de sa dignité de chef. On échangea des présents et Cartier ayant reconnu l'excellence de ce hâvre y amena ses trois navires. Il fit entrer la *Grande Hermine* et la *Petite Hermine* dans la rivière Laitre, petit conant qui se trouve sur la rive nord, près de l'Hôpital actuel de la marine. C'est l'endroit où plus tard les Pères Jésuites placèrent leur première maison sous l'invocation de Notre Dame des Anges.

Taignant et Domagaya avaient parlé aux sauvages de l'effat et du bruit des canons et on demanda à Cartier de vouloir tirer du canon, afin de montrer aux naturels ce qu'étaient ces armes si étrangères pour eux. Le gallion l'Emerillon était resté mouillé en rade et on tira le canon ; ce fut la première fois que les échos de Québec répétèrent ce son de guerre, et les sauvages en furent tellement étonnés qu'il possèdent « de tels hurlements et huchements qu'on eut dit que l'enfer eut chu sur eux. »

La bourgade de Stadaconé, qui était le Québec d'alors, était située à une demi lieue de la rivière Laitre et évidemment dans un endroit placé entre la côte d'Abraham et le bas de la rue La Fabrique d'aujourd'hui. Un ruisseau coulait alors dans l'endroit occupé par cette rue aujourd'hui et allait rejoindre la rivière Saint-Charles, en passant dans le voisinage du terrain de l'Hôtel-Dieu ; un autre ruisseau coulait dans le voisinage de la côte d'Abraham.

Le mot *stadaconé* semble vouloir désigner en algonquin une aile ; et cette appellation vient sans doute de la ressemblance de la Pointe de Québec avec la forme de l'aile d'un oiseau.

La rivière Saint-Charles, ainsi nommée en honneur de Charles des Bonnes qui se montra le protecteur des Récollets, portait chez les sauvages le nom de Cabireoubat. Elle fut appelée Sainte-Croix, par Cartier.

Cartier ayant mis ses deux principaux navires en hivernage voulut remonter le fleuve avec le gallion et les chaloupes. Les habitants de Stadaconé tentèrent de le détourner de ce projet, en lui disant que la rivière était mauvaise, et voyant que leurs représentations demeuraient sans effet ils imaginèrent une ruse de vrais sauvages. Au moment où le gallion allait lever l'ancre, un canot vint passer en vue ; il portait trois hommes vêtus de peaux de chiens et la tête ornée de cornes d'animaux ; il se dirigea vers la terre et en touchant le rivage les trois hommes tombèrent comme morts, on les enleva pour les porter dans le fort. Les sauvages vinrent dire à Cartier que c'était le dieu Cadouaguy qui Pavertissait que la rivière était mauvaise et le voyage périlleux.

Cartier partit avec le gallion et deux chaloupes pour remonter le fleuve. Il vit quelques cabanes, trouva le pays superbe partout et

rencontra des sauvages occupés de la pêche à l'anguille. Il arriva à un endroit où il trouva le fleuve rétréci par des rochers et était un courant rapide (c'était évidemment le conant du Richelieu), puis il arriva à une belle pointe où il rencontra une bourgade nommée Hachelai ou Hachelassi, à environ quinze lieues de Québec, c'était à la Pointe-Platon. — Champplain planta là, plus tard, une croix qui fit désigner cette pointe et la rivière voisine sous le nom de Sainte-Croix : c'est là ce qui a trompé Charlevoix et lui a fait commettre ces erreurs, déjà signalées, sur cette partie du voyage de Cartier.

Le chef de la bourgade d'Hachelai reçut bien Cartier et il lui confia plusieurs enfants pour les emmener avec lui. De la Pointe-Platon Cartier se rendit au bout du lac Saint-Pierre ; mais ne trouvant point de chenal il laissa là le gallion et continua son voyage avec les chaloupes jusqu'à Hochelaga (Montréal). Il fut bien reçu par les sauvages lui et ses gens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs gentilshommes, entre autres M. de Pontbriand. On se fit des présents et on dansa tout le jour ; sur le soir les français se retirèrent dans leurs chaloupes, et les sauvages allumèrent des feux autour desquels ils dansèrent toute la nuit.

Le lendemain Cartier se dirigea vers la bourgade d'Hochelaga, qui était entourée d'une enceinte palissadée et fortifiée avec assez d'art, pour pouvoir résister à un coup de main d'un ennemi aguerri. Cartier rencontra dans l'étroit sentier qui conduisait à la bourgade un chef qui venait à sa rencontre, et lui fit la harangue d'usage. Cartier trouva dans le voisinage d'Hochelaga des champs de maïs en bonne culture.

Ramusio nous représente d'une façon tout à fait drôle cette rencontre, peignant le chef sous les traits d'un grand seigneur superbement vêtu, les cheveux poudrés et le chapeau à la main.

ARTHUR CASCAIS.

(A continuer.)

EDUCATION.

PÉDAGOGIE.

COMMENT UN MAÎTRE PEUT RÉFORMER SA CLASSE.

7e et dernier article. (1)

(Suite.)

Nous avons indiqué rapidement dans les articles qui précèdent comment un maître peut changer la physionomie de sa classe en réformant les différentes branches de son enseignement, pour leur imprimer une direction mieux appropriée aux dispositions des enfants et aux besoins de leur destination future. Nous avons, en effet, passé en revue les différentes matières qui sont enseignées dans la plupart des écoles.

Mais, en dehors de ces matières, que de choses à faire connaître aux élèves, qui leur sont encore plus utiles que beaucoup de celles qu'on leur apprend ! Nous sommes placés sur une terre où nous avons besoin de nous nourrir pour vivre, de nous loger et de nous vêtir pour nous abriter des intempéries des saisons ; laisserons-nous donc partir nos élèves sans leur avoir donné quelques-unes de ces notions qui peuvent nous mettre en garde contre les dangers qui menacent notre existence, nous empêcher de commettre des erreurs préjudiciables à notre fortune et à notre santé, et contribuer à nous rendre la vie douce et commode ? Nos élèves doivent nous quitter pour entrer dans un monde où ils devront tous travailler pour vivre et où la plupart n'auront d'autres moyens d'existence que l'emploi de leurs bras et le secours de leur esprit : ne devons-nous donc pas les mettre en état de tirer le parti le plus avantageux de leur intelligence et de leurs forces, et leur apprendre à profiter de tous les secours que la nature met si généreusement à leur disposition ? Ils doivent presque tous exercer des professions manuelles, dans lesquelles les agents physiques

(1) Voir les Nos. 8, 10, 11 et 12, pages 134, 179, 193 et 210 de 1855, les Nos. 1, et 3, pages 3 et 42 de 1859.